

NEWSLETTER 2/2010



Schweizerische Gesellschaft
für Afrikastudien
Société suisse d'études
africaines



IMPRESSUM:

Rédaction / Redaktion: Frank Wittmann, Mohomodou Houssouba, Veit Art
Mise en page / Layout: Veit Art

Le newsletter de la SSEA est publié avec le concours de l'Académie Suisse des Sciences Humaines et Sociales.

Les articles et informations publiés, tout comme les opinions qui y sont exprimées, sont sous l'entière responsabilité de leurs auteurs, et ne sauraient être considérées comme reflétant l'opinion de la SSEA.

Der Publikationsbeitrag der SAGW sei dankend erwähnt.
Die Beiträge der Autoren müssen sich nicht mit der Meinung der SGAS decken.

PHOTO COUVERTURE / TITELBILD:

Le Musée National du Mali, Bamako (www.panoramio.com, JosipZg-CRO).

TABLE DES MATIÈRES

ÉDITORIAL	4
COMMUNICATIONS DU COMITÉ	7
Rapport annuel de la SSEA	9
CONFÉRENCES	
Emancipation and Creativity	11
4th European Conference on African Studies	13
RECHERCHE	
Les recherches africanistes à Genève	15
NEWCOMER	
Le Mouvement Mungiki (Kenya)	16
INTERVIEW	
Max Liniger-Goumaz	18
PUBLICATIONS	
DIVERS	
La SSEA, Roland Mathys et la Zentralbibliothek Zürich	22

INHALTSVERZEICHNIS

EDITORIAL	4
MITTEILUNGEN DES VORSTANDS	
Protokoll der Generalversammlung 2010	7
KONFERENZEN	
Schweizerische Tage der Afrikaforschung	11
AEGIS-thematic conference “Living the City”	13
Emancipation and Creativity	15
4th European Conference on African Studies	16
FORSCHUNG	
Gareth Austin wechselt von der LSE an das IHEID	18
NEWCOMER	
Exploring the Public	22
INTERVIEW	
Max Liniger-Goumaz	25
PUBLIKATIONEN	
DIVERSES	
La SSEA, Roland Mathys et la Zentralbibliothek Zürich	28

EDITORIAL

■ ANNE MAYOR, CO-PRÉSIDENTE

Comme l'an passé à pareille époque, il nous incombe d'annoncer quelques changements au sein du comité. Raffaele Poli et Frank Wittmann, actifs respectivement depuis 2005 et 2007, quittent malheureusement le comité suite à des surcharges professionnelles.

Raffaele Poli a tout d'abord participé à l'organisation du 6e Forum suisse des africanistes à Zürich en 2006 et à la publication des actes qui a suivi en 2007 dans notre série Etudes africaines suisses (volume 8), parue chez Lit. Il a assuré des tâches de routine telles que mise à jour du site web ou mise en page du newsletter, puis a terminé son engagement par l'organisation d'une conférence thématique sur les migrations intitulée « Africa on the Move », tenue en octobre 2009 à Neuchâtel.

Frank Wittmann, quant à lui, a mis à profit ses compétences dans le domaine des médias pour renouveler complètement la ligne éditoriale du newsletter, avec un nouveau graphisme, un nouveau format, un contenu plus riche, caractérisé par des rubriques supplémentaires et des illustrations, et une parution régulière de deux numéros par an. Merci à eux deux pour leur engagement, leurs compétences et leur collaboration agréable et fructueuse.

Ils ont été remplacés d'une part par Tobias Haller, professeur en anthropologie sociale à l'université de Berne et co-organisateur des premières journées suisses d'études africaines tenues à l'Unitobler les 29 et 30 octobre 2010, et d'autre part par Daniel Künzler, chargé de cours et collaborateur scientifique à l'Université de Fribourg. Bienvenue à eux, nul doute que leurs nouvelles idées

EDITORIAL

■ ANNE MAYOR, KO-PRÄSIDENTIN

Wie schon im vergangenen Jahr müssen wir an dieser Stelle personelle Veränderungen im Vorstand bekannt machen. Raffaele Poli und Frank Wittmann, die seit 2005, respektive 2007, hier aktiv mitgewirkt haben, müssen ihr Amt wegen beruflicher Mehrbelastung niederlegen.

Raffaele Poli hat sich bei der Organisation der 6. Werkschau Afrikastudien in Zürich (2006) und bei der nachfolgenden Publikation als Band 8 der Reihe Schweizerische Afrikastudien (Lit-Verlag 2007) sehr verdient gemacht. Ausserdem hat er Routinearbeiten wie die Betreuung unserer Webseite und den Schriftsatz des Newsletters übernommen. Im vergangenen Jahr hat er als weiteren Höhepunkt seiner Tätigkeiten als SGAS-Vorstandsmitglied im Oktober 2009 die Tagung „Africa on the Move“ zum Thema Migration in Neuenburg organisiert.

Frank Wittmann hat seine Kompetenzen im Bereich der Medien äusserst fruchtbar einbringen können und hat unseren Newsletter vollständig neu gestaltet und zu neuem Leben verholfen. Der gehaltvollere Newsletter weist neue Rubriken auf. Die Beiträge werden von Bildern begleitet und grafisch ansprechend in einem neuen Format präsentiert. Auch erscheint der Newsletter jetzt regelmässig zweimal im Jahr. Wir möchten uns ganz herzlich bei den beiden scheidenden Vorstandsmitgliedern für ihr Engagement und die angenehme kompetente Zusammenarbeit bedanken. Sie wird mit Gewissheit auch weiterhin Früchte tragen.

Neu treten Tobias Haller, Professor für Sozialanthropologie an der Universität Bern und Mitorganisator der ersten Schweizerischen Tage der Afrika-Forschung an der Unitobler am 29. und 30. Oktober 2010, und Daniel Künzler, Lehrbeauftragter

dynamiseront la société et contribueront à faire avancer la cause des études africaines en Suisse.

L'édition du newsletter est désormais reprise par Veit Arlt et Mohomodou Houssouba, de Bâle, en parallèle avec le secrétariat. Le présent numéro constitue un numéro de transition, qui a mobilisé les acteurs de l'ancienne et de la nouvelle équipe, et a permis la passation des savoirs-faire.

Nous avons initié dans les numéros précédents du newsletter une présentation des recherches africanistes en cours, à Bâle et à Zürich. Nous poursuivons cette voie dans ce numéro par la présentation de quelques projets de recherche initiés par des chercheurs et professeurs à l'IHEID et à l'université de Genève, ainsi qu'un portrait de Gareth Austin, spécialiste de l'histoire économique de l'Afrique, récemment nommé professeur d'histoire et politique et internationale à l'IHEID et une présentation d'un « Newcomer » de l'IHEID également. Vu la multiplicité et l'éclatement des recherches africanistes à Genève, et l'absence de toute structure de coordination, il est difficile d'en présenter une vue synthétique et des compléments à venir seront nécessaires. Toute personne menant un projet de recherche africaniste depuis Genève et intéressée à en informer les membres de la SSEA peut nous contacter à ce propos.

Enfin, il faut souligner l'intérêt suscité par la nouvelle formule du Forum suisse d'études africaines, un rendez-vous désormais organisé tous les deux ans à Berne sous le label « Journées suisses d'études africaines ». Cette nouvelle formule plus attractive combine deux types de présentations complémentaires. Nous avons souhaité d'une part mettre en valeur la relève par le biais

et scientifique de nos membres et de nos collaborateurs, et d'autre part de nouveaux scientifiques et de nouveaux membres de la société. Les membres de la société et les collaborateurs de la société sont invités à nous contacter à ce propos.

und wissenschaftlicher Mitarbeiter an der Universität Freiburg, in den Vorstand ein. Wir heissen die beiden herzlich willkommen und sind uns sicher, dass auch sie mit ihren Ideen neuen Schwung in die Gesellschaft bringen und sich für die Afrikastudien in der Schweiz einsetzen werden.

Die Redaktion des Newsletters wurde von Mohomodou Houssouba und Veit Arlt aus Basel übernommen, letzterer übernimmt auch das Sekretariat der Gesellschaft. Die vorliegende Ausgabe ist ein Übergangsprodukt, das gleichermaßen vom alten und neuen Team gestaltet wurde und so den Transfer des Know-how sicherstellt.

In den vergangenen Heften wurde die aktuelle Afrika-bezogene Forschung in Basel und Zürich vorgestellt. Diese Reihe wird hier fortgesetzt mit einem Bericht über die laufende Forschung am IHEID und an der Universität Genf, sowie einem Portrait von Gareth Austin, einem auf Afrika spezialisierten Wirtschaftshistoriker, der kürzlich seine Stelle als Professor für politische und internationale Geschichte am IHEID angetreten hat. Auch in der Rubrik „Newcomer“ wird eine am IHEID erstellte MA-Arbeit vorgestellt. Angesichts der Vielfalt und Streuung der Afrikaforschung in Genf, sowie des Fehlens einer Koordination oder anderen gemeinsamen Struktur ist es jedoch schwierig, eine Synthese zu präsentieren. Wir sind sicher, dass dieser Beitrag Ergänzungen nach sich ziehen wird und rufen alle, die in Genf in diesem Bereich forschen und ihre Aktivitäten den Lesern des Newsletters bekannt machen wollen dazu auf, sich bei uns zu melden.

Abschliessend möchte ich auf das grosse Interesse hinweisen, auf das die ersten Schweizerischen Tage der Afrikaforschung in Bern als Nachfolger der Werkschau Afrikastudien gestossen sind. In dieser neuen attraktiven Form wird die Veranstaltung alle zwei Jahre und immer in Bern stattfinden. Sie umfasst zwei sich ergänzende

de posters présentant les thèses africanistes en cours ou récemment terminées dans les diverses universités suisses, posters exposés lors des journées et rassemblés en un fichier pdf consultable dès maintenant sur le site web de la société. Il s'agissait d'autre part de refléter des thématiques de recherche suscitant l'intérêt de la communauté scientifique suisse actuelle par le biais de plusieurs panels composés chacun de quelques conférences.

Pour favoriser les contacts entre personnes et institutions, nous avons privilégié les panels comprenant des intervenants de divers horizons. La participation, le bon niveau des discussions et la création de nombreux contacts à l'occasion de cette manifestation nous a grandement satisfaits et nous encourage à renouveler l'expérience dans deux ans (voir le compte-rendu de Tobias Haller). Cette rencontre a par ailleurs permis le recrutement de nombreux nouveaux membres, ce qui témoigne du dynamisme de notre société (voir le procès-verbal de Veit Arlt).

Enfin, la démission de la Zentralbibliothek de Zürich, membre collectif de la société depuis de longues années (voir hommage de Jacques Rial, page 36) nous incite à reprendre la question de la bibliographie africaine. Nous allons réfléchir à une formule qui soit adaptée aux stratégies actuelles de recherche bibliographique et qui permette de mieux mettre en valeur la production écrite des Africanistes en Suisse.

Arten der Präsentation wissenschaftlicher Forschung. Einerseits erlauben Poster-Sessions die Präsentation einer grossen Zahl laufender und kürzlich abgeschlossener Dissertationen an den verschiedenen Schweizer Universitäten. Die vorgestellten Poster wurden in einer PDF-Datei zusammengefasst und sind auf unserer Webseite einsehbar. Andererseits werden aktuelle Themen der schweizerischen Afrikaforschung in der Form von moderierten Panels mit jeweils mehreren Einzelvorträgen präsentiert.

Um den Austausch zwischen den Institutionen und Personen zu fördern, wurden regional und disziplinär gemischt zusammengesetzte Panels bevorzugt. Als Organisatoren freuen wir uns über das grosse Publikumsinteresse, das hohe Niveau der Diskussionen und die vielen an dieser Tagung geknüpften Kontakte und sehen uns darin bestätigt, die Reihe in zwei Jahren fortzuführen (siehe auch den Bericht von Tobias Haller). Im Rahmen der Veranstaltung konnte auch eine grosse Zahl neuer Mitglieder gewonnen werden, was von einer guten Dynamik in unserer Gesellschaft zeugt (siehe das Protokoll von Veit Arlt).

Der Austritt der Zentralbibliothek Zürich, die langjähriges Kollektivmitglied der Gesellschaft war (siehe den Beitrag von Jacques Rial, Seite 36), hat uns angeregt, die Diskussion über die Afrikabibliographie wieder aufzunehmen. Eine Bibliographie in Buchform ist kaum mehr zeitgemäss und die systematische Sammlung der Informationen sehr aufwändig. Wir werden uns Gedanken machen, wie wir die Publikationen der Schweizer Afrikaforschenden besser sichtbar machen können.

MITTEILUNGEN DES VORSTANDS COMMUNICATIONS DU COMITÉ

Protokoll der Generalversammlung 2010 der Schweizerischen Gesellschaft für Afrikastudien

■ 29. OKTOBER 2010, UNIVERSITÄT BERN, UNITOBLER

ANWESEND:

Veit Arlt (Protokollant), Alfred Babo, Susann Baller, Marcel Dreier, Michelle Engeler, Théogène-Octave Gakuba, Ibrahima Guissé, Tobias Haller, Eric Huysecom, Andrea Kaufmann, Reto Kuster, Anna Lemmenmeier, Max Liniger, Serge Loukou, Hines Mabika, Anne Mayor, Roger Ngassa, Brigit Obrist, Clare Oxby, Didier Péclard, Raffaele Poli, Jacques Rial, Sandra Rubli, Fiona Siegenthaler, Maria Stahel, Piet van Eeuwijk, Lukas Zürcher

ENTSCHULDIGT:

Jasmina Bonato, Sandra Bornand, Daniel Künzler, Jérôme Chenal, Yvan Droz, Till Förster, Miguel Angel Garcia, Christine Giustizieri, Mohomodou Houssouba, Elísio Macamo, Giorgio Miescher, Raymond Rauss, Lorena Rizzo, Beat Sottas, Frank Wittmann

1. GENEHMIGUNG PROTOKOLL GV 2009

Das Protokoll wurde im Newsletter 2/2009 veröffentlicht und einstimmig verabschiedet.

2. JAHRESBERICHT DER PRÄSIDENTSCHAFT

Siehe den Bericht von Anne Mayor in diesem Newsletter.

3. JAHRESBERICHT DER QUÄSTORIN

In Abwesenheit der Rechnungsführerin Lorena Rizzo, die gegenwärtig für ein Post-doc in den USA weilt, stellt Didier Péclard die Jahresrechnung vor. Die finanzielle Situation der Gesellschaft ist sehr erfreulich, wobei der positive Saldo von CHF 11'118.30 zu relativieren ist, da erst im vergangenen Jahr ein Beitrag für eine Tagung, die im Jahr 2008 stattfand, zurückerstattet wurde. Wird dieser Beitrag abgezogen, ist der Saldo mit gut CHF 5'000.00 immer noch positiv. Dies ist sicher auch auf die bessere Zahlungsmoral bei den Mitgliederbeiträgen in Zusammenhang mit dem verbesserten Newsletter zurückzuführen. Zudem ist eine Zunahme des Vermögens zu verzeichnen. Einerseits nahm die Belastung durch die Finanzkrise ab und die Gesellschaft konnte bezüglich der Zinsen von einer guten Wirtschaftslage profitieren, andererseits hat sich auch der Wechsel zur COOP-Bank ausgezahlt. Zusammenfassend präsentiert sich die Jahresrechnung 2009 wie folgt:

Vermögen:	CHF 42'368.64
Einnahmen:	CHF 23'878.80
Ausgaben:	CHF 12'760.50
Bilanz:	CHF 11'118.30

Der Bericht der Revisoren, der von Piet van Eeuwijk vorgestellt wurde, bestätigt die sorgfältige Kassenführung von Lorena Rizzo, die Korrektheit aller Zahlen und Vollständigkeit der Belege. Die Rechnung wird einstimmig angenommen und verdankt. Nachdem Raymond Rauss, der zweite langjährige Revisor, aus gesundheitlichen Gründen seine Arbeit nicht mehr weiterführen kann, wird Beat Sottas als zweiter Revisor vorgeschlagen und von der Versammlung einstimmig bestätigt. Die lange

und effiziente Zusammenarbeit von Herrn Raymond Raus wird von allen Anwesenden herzlich verdankt.

4. RÜCKTRITTE UND NEUE VORSTANDSMITGLIEDER

Raffaele Poli, der fünf Jahre im Vorstand gewirkt hat, und sich mit dem Forum in Zürich, der anschliessenden Publikation, der Tagung „Africa on the Move“ in Neuenburg, der Betreuung der Webseite und der Produktion des Newsletters verdient gemacht hat, tritt von seinem Amt aufgrund seiner Arbeitsbelastung zurück. Frank Wittmann war seit 2007 im Vorstand aktiv, also eine relativ kurze Zeit, in der er aber Entscheidendes geleistet hat. Insbesondere hat er mit seiner grossen Erfahrung im Bereich der Medienarbeit den Newsletter wieder in Schwung gebracht mit einem neuen Format und neuen Rubriken. Auch er muss infolge der beruflichen Belastung Prioritäten setzen. Die Versammlung verdankt den geleisteten Einsatz der beiden zurücktretenden Vorstandsmitglieder. Redaktion und Produktion des Newsletters werden jetzt von Mohomodou Houssouba und Veit Arlt wahrgenommen. Die zurücktretenden Vorstandsmitglieder werden ersetzt durch Tobias Haller, Professor für Sozialanthropologie an der Universität Bern und Daniel Künzler, Lehrbeauftragter und wissenschaftlicher Mitarbeiter an der Université de Fribourg. Beide werden per Akklamation in den Vorstand aufgenommen.

5. AUFNAHME NEUER MITGLIEDER

Fünf Mitglieder haben ihren Austritt gegeben, wohingegen die Generalversammlung zwanzig neue Mitglieder bestätigen durfte. Diejenigen die anwesend waren, stellten sich der Versammlung persönlich vor. Die hohe Zahl der Neumitglieder führte zur Frage, ob es Auflagen für die Mitgliedschaft gibt, was verneint wurde. Die Gesellschaft steht allen offen deren Studien oder Interesse in Bezug auf afrikanische Fragen allgemein anerkannt sind (§11 der Statuten). Da in den Wochen vor der Generalver-

sammlung einige Anmeldungen über das neue Online-Anmeldeformular aufgrund eines Fehlers verloren gingen, wurde nachträglich die Aufnahme von sieben weiteren Mitglieder durch den Vorstand bestätigt.

AUSTRITTE:

Christine Hatz	Emily Roulin	Zentralbibliothek Zürich
Emmanuel Martinioli	Claude Schwaller	

EINTRITTE:

Lukas Affentranger	Franziska Jenni	Elísio Macamo
Carole Ammann	Nora Julien	Lukas Meier
André Chapatte	Andrea Kaufmann	Daniel Moser-Lécho
Franziska Diener	Lucy Koechlin	Roger Ngassa
Jelena Engler	Katrin Kusmierz	Lucy Gesare Onchwati
Christine Giustizieri	Reto Kuster	Daniela Oppliger
Ibrahima Guissé	Anna Lemmenmeier	Clare Oxy
Sabine Hahn	Serge Loukou	Chantal Wullmann
Kathrin Heitz	Hines Mabika	Lukas Zürcher

6. DIVERS / VARIA

Jacques Rial, Gründungsmitglied der Gesellschaft, regt mit Bezug auf die für 2011 in Genf projektierte Tagung “Mémoire africaine en péril : pillages et restitutions du patrimoine culturel et anthropologique africain” an, dass die Gesellschaft ihre Kontakte zur UNESCO auffrischt, was von Anne Mayor als Organisatorin der Tagung dankend aufgenommen wird. Bei dieser Gelegenheit verdankt Didier Péclard die langjährige Mitgliedschaft und die Verdienste von Jacques Rial und Max Liniger-Goumaz als Vorstandsmitglieder der Gesellschaft herzlich.

Rapport annuel 2010 de la SSEA

■ ANNE MAYOR

CONFÉRENCES

La Société suisse d'études africaines (SSEA) a soutenu le colloque « Visualizing the Game : global perspectives on Football in Africa », qui s'est tenu à Bâle du 28 au 30 janvier 2010. Organisé par l'institut d'histoire de l'université de Bâle, la Basler Afrika Bibliographien (BAB) et le Centre international pour les études du sport (CIES), il a rassemblé une trentaine de chercheurs de différentes disciplines académiques et de différents horizons autour de l'intérêt croissant pour le football en Afrique. Un compte-rendu par Susann Baller a été publié dans le newsletter 1/2010.

Les « Journées suisses d'études africaines 2010 » se sont tenues à l'université de Berne les 29 et 30 octobre 2010, organisées pour la première fois selon cette formule en remplacement du Forum suisse des africanistes. Organisée par Didier Péclard, Tobias Haller et Anne Mayor, cette conférence a présenté six panels thématiques intégrant 25 intervenants de différentes institutions suisses et un partenaire ivoirien. Ces panels ont abordé des thèmes de recherche actuels d'un grand intérêt, tels que l'histoire de la coopération suisse en Afrique, l'exploitation des ressources naturelles en regard du développement, les migrations africaines, le renouveau de la présence chinoise en Afrique, ainsi que les questions de gouvernance. Par ailleurs, 22 doctorants ou jeunes docteurs en Suisse ont présenté un poster concernant leur sujet de thèse, donnant une vision très enrichissante de la diversité de la relève, ainsi que du dynamisme du Centre d'études africaines de Bâle. Ces posters ont

été rassemblés en un document pdf consultable en ligne sur le site web de la société.

PUBLICATIONS

La SSEA a soutenu la publication d'un ouvrage intitulé « Europa und Afrika. Betrachtungen zu einem komplexen Verhältnis », édité par Georg Kreis et paru début 2010 chez Schwabe Verlag à Bâle. Une présentation de cet ouvrage figure dans le newsletter 1/2010.

Les actes du colloque 2009 de Neuchâtel sur les migrations n'a pas pu faire l'objet de la publication prévue, mais cette défection nous a permis de réaffecter la subvention de l'Académie suisse des sciences humaines à une autre publication qui nous tenait à cœur, intitulée « African languages in global society – les langues africaines à l'heure de la mondialisation ». Ce livre de 500 pages complétées d'un CD, coédité par Thomas Bearth, Jasmina Bonato, Karin Geitlinger, Lorenza Coray-Dapretto, Wilhelm Möhlig et Thomas Olver et publié par Rüdiger Köppe à Cologne, constitue les actes de l'important colloque organisé par la SSEA à l'université de Zürich en octobre 2001. Nous sommes heureux que cet ouvrage dédié à la mémoire de la linguistique africaine en Suisse (!) ait enfin pu voir le jour et nous félicitons Thomas Bearth et ses collaborateurs pour leur persévérance. Un compte-rendu signé Mohomodo Houssouba est publié dans le newsletter 2/2010.

RELATIONS INTERNATIONALES

En 2010, la représentation internationale de la SSEA s'est faite au travers de la participation d'un membre du comité (Yvan Droz) à la conférence RTP (Réseau des études africaines en France), qui s'est tenue à Bordeaux du 6 au 8

septembre 2010. Un bref compte-rendu sera publié dans le newsletter.

Cette représentation se fait également en Afrique, où une membre du comité (Anne Mayor) s'est rendue du 31 octobre au 7 novembre 2010 au 13ème Colloque panafricain de préhistoire à Dakar, combiné cette année avec la 20ème réunion de la Société des archéologues africanistes (SAFA). Ce colloque se tient tous les quatre à six ans, en alternance dans un pays d'Afrique anglophone et un pays d'Afrique francophone, et rassemble plusieurs centaines de chercheurs d'Europe, d'Afrique et d'Amérique du Nord autour de thèmes en relation avec l'archéologie, la gestion du patrimoine et diverses disciplines voisines.

Dans un autre registre, la société a également contribué financièrement à la venue de l'un de ses membres ivoiriens, Alfred Babo (de l'université de Bouaké), intervenant dans l'un des panels des Journées suisses d'études africaines, intitulé « Local modes of governance in post-conflict West-Africa ».

COORDINATION

Les deux numéros annuels du newsletter ont permis de tenir au courant les membres de la société des diverses manifestations, conférences, parutions et expositions africanistes dans une présentation attractive. Le premier numéro de 2010 a en outre été l'occasion de publier un dossier autour de la question de l'acceptation de l'initiative « anti-minarets » par le peuple suisse en novembre 2009, offrant ainsi la possibilité de mieux comprendre la complexité de la question au-delà des simplifications et amalgames trop souvent rencontrés dans les débats tournant autour de l'islam. L'équipe rédactionnelle change dès maintenant, passant aux mains de Veit Art et Mohomodou Hous-

souba, mais nous sommes certains que les numéros à venir confirmeront l'utilité et l'intérêt de cet organe de liaison entre les membres de la société.

PLANIFICATION

Le prochain colloque thématique de la société, intitulé « Mémoire africaine en péril : pillages et restitutions du patrimoine culturel et anthropologique africain » se tiendra au Musée d'art et d'histoire de Genève les 15 et 16 septembre 2011. Co-organisé par Anne Mayor, Eric Huysecom et Vincent Negri, il intègre deux institutions partenaires, soit le département d'anthropologie de l'université de Genève et le CNRS. Cette conférence, qui intégrera de nombreux intervenants africains, fera l'objet d'une publication en 2012.

En 2011, la représentation internationale se fera essentiellement par la participation de plusieurs membres du comité à la 4e « European Conference on African Studies » (ECAS 4), qui se tiendra à Uppsala du 15 au 18 juin 2011.

CONFÉRENCES / KONFERENZEN

Schweizerische Tage der Afrika-Forschung Bern, 29.-30.10 2010

■ TOBIAS HALLER

Die ersten Schweizerischen Afrika-Tage fanden am Institut für Sozialanthropologie an der Universität Bern statt. Fast siebzig Personen hatten sich für die beiden Tage eingeschrieben und rund zwanzig Poster zu laufenden und im Jahr 2009-2010 abgeschlossenen Dissertationen wurden vorgestellt. Diese Poster sind auf der Webseite der Gesellschaft einzusehen. Einem offenen Aufruf folgten sechzehn Vorschläge für Präsentationen, die ein vielfältiges und dennoch kohärentes Programm mit sechs Panels ergaben. Beginnend mit einem ersten Panel zur historischen Basis der Schweizer Entwicklungszusammenarbeit in Afrika und deren Ausrichtung wurden im zweiten Panel aktuelle Entwicklungsfragen rund um Land und Nutzung natürlicher Ressourcen diskutiert. Daran anschliessend stellten mehrere ReferentInnen neuere Forschungsergebnisse zu Migrationsfragen vor (Panel 3 und 4), die auch einen Überblick über aktuelle Forschungen in der Schweiz zu diesen Themen ergaben. Diesen Debatten um Probleme und Perspektiven der Mobilität schloss sich am Schluss ein Vortrag zur Präsenz von ChinesInnen in afrikanischen Kontexten an. Der Samstag war ganz dem Thema der Governance gewidmet. Zwei Vorträge analysierten Governance in der Elfenbeinküste in einer post-Konflikt-Situation, und weitere Beiträge diskutierten Governance in diversen Bereichen von urbanen Kontexten bis hin zum Gesundheitssektor.

Thematisch ergaben sich einige verbindende Elemente, insbesondere das Wechselspiel von lokalen Perspektiven und Betrachtung von Aussen und die Frage, inwiefern dieses Spannungsverhältnis die Strategien der vielfältigen Akteure prägt. Die er-

sten Präsentationen gaben Aufschluss über die Wahrnehmung Afrikas im Kontext der schweizerischen Entwicklungszusammenarbeit und insbesondere über die Sicht der wichtigen Akteure in der Schweiz, deren Wahrnehmung Afrikas und das Potential der Schweiz in diesem Kontext. Insbesondere fiel bei diesen historischen Forschungen die Konstruktion von Analogien zwischen der Schweiz als einer spezifisch symbolisch-historischen Einheit und den sogenannten zu entwickelnden Regionen in bergigen, kleinräumigen afrikanischen Ländern auf. Auch lässt sich eine spezifische Wahrnehmung der lokalen Situation in Analogie zu einer ideal konstruierten Schweizer Geschichte aufzeigen. Ähnlich verhält es sich bei der Diskussion von Basisgesundheits versus hochstehender medizinischer Versorgung und bei der Entwicklung von marktspezifischen Strategien der Schweizer Privatwirtschaft. Forschung für eine nachhaltige Landentwicklung im Rahmen des Eastern and Southern Africa Partnership Program (ESAPP) stand im Zentrum eines weiteren Referats, wobei für die Relevanz angewandter partizipativer Forschung plädiert wurde. Dies wiederum resultierte in der Frage, in welchem machtspezifischen Umfeld Akteure in konkreten institutionellen und normativen Situationen der Ressourcennutzung handeln, wie zum Beispiel bei der kommerziellen Holzfällerei in Mosambik und bei der Erhaltung einer World Heritage Site in Südafrika. Hier zeigte sich auch, dass institutionelle Rahmenbedingungen sowie Identitäten von Akteuren eine zentrale Rolle bei den von ihnen eingeschlagenen Entwicklungswegen spielen.

Diese Fragen waren auch in den Panels zum Thema Migration relevant: Einerseits sind soziale Netzwerke sowohl für die afrikanische Binnenmigration wie für die Migration nach Europa oder nach Nordamerika relevant, was bedeutet, dass Migration von Akteuren in ein breiteres soziales Netzwerk eingebunden wird. Die Art und Weise wie dieses Netzwerk ausgestaltet ist, ist für die lokalen Strategien zentral. Wie die Vorträge zeigten, betrifft dies so unterschiedliche Gruppen wie Studierende und

Bettler. Demgegenüber steht die Debatte betreffend individueller Strategien, der Wahrnehmung der Zukunft (von Studierenden zum Beispiel) und der resultierenden Möglichkeiten im Raum. Dabei geht es auch um Identitätsprobleme, die sich daraus ergeben können. In diesem Spannungsfeld von Erwartungshaltungen, Einschätzungen von Vorteilen und wahrgenommenen materiellen und identitätsspezifischen Nachteilen der Migration hängen die jeweiligen Strategien und das individuelle Verhalten wesentlich davon ab, inwiefern eigene oder kollektive Pläne realisiert werden können.

In diesem Zusammenhang ist die Tatsache von Interesse, dass umgekehrt auch Immigranten nach Afrika kommen, sowie die Frage wer diese sind und wie sie sich verhalten. ChinesInnen in Kamerun beispielsweise zeichnen sich durch einen starken Zusammenhalt und durch ein Netz von Mittelsmännern aus, die ihnen ihre Aktivitäten trotz schwacher „Integration“ ermöglichen. Integration in einen spezifischen neuen Kontext kann als roter Faden in den beiden Panels zu Governance gesehen werden: In Situationen grosser politischer Instabilität und Unsicherheit aber auch danach versuchen sich diverse Akteure gemäss ihrer individuellen Wahrnehmung der Situation zu positionieren. Dabei muss der Zugang zu kollektiven Gütern neu ausgehandelt werden, und es werden Möglichkeiten der Selbstorganisation ausgelotet. Dies geschieht unter anderem in sehr unsicheren Konstellationen, in denen physische Gewalt ein allezeit präsent Element sein kann. Somit stellt sich die Frage nach dem Verhältnis zwischen bewaffneter Governance eines Staats oder alternativer Kräfte, die sich einer Herstellung von Ordnung verpflichtet fühlen, und lokalen Selbstbestimmungsmöglichkeiten. Governance ist somit als ein Aushandlungsprozess von Machtkonstellationen einzelner Akteure zu verstehen. Dies gilt für Regionen mit bewaffneten Konflikten ebenso wie für andere Bereiche wie Gesundheits- oder Marktsituationen.

Abschliessend dürfen die ersten Schweizerischen Tage der Afrika-Forschung, die die bisherigen Nachwuchstagungen ablösen, als Erfolg betrachtet werden. Die stärkere Integration und Durchmischung von Nachwuchskräften, fortgeschrittenen und etablierten Wissenschaftlern hat sich als sehr fruchtbar und anregend erwiesen. Auf diese Durchmischung sollte auch bei den zukünftigen Ausgaben geachtet werden. Wichtig ist dabei, dass Panels tatsächlich zur Begegnung von Forschenden von verschiedenen Hochschulen führen und nicht etwa von bestehenden Forschungsgruppen vereinnahmt werden. Ein Element konnte bei dieser ersten Ausgabe noch nicht realisiert werden, nämlich eine wissenschaftspolitisches Podiumsdiskussion, die zum Transfer von Informationen und zur Diskussion gemeinsamer Standpunkte führen kann. Hierfür wäre allerdings eine stärkere Präsenz der wichtigsten Professuren im Bereich der Afrikaforschung in der Schweiz wünschenswert.

AEGIS Thematic Conference „Living the City“ Basel 7.-9.10.2010

■ ELÍSIO MACAMO

In einer Thementagung von AEGIS, dem Netzwerk der interdisziplinären Afrikaforschung in Europa, brachte das Zentrum für Afrika Studien der Universität Basel (ZASB) Wissenschaftler aus vielen (hauptsächlich) europäischen Ländern zusammen. Die Tagung wurde unterstützt von der Freiwilligen Akademischen Gesellschaft Basel, der Carl Schlettwein Stiftung und der Kommission für Forschungspartnerschaften mit Entwicklungsländern. Im Zentrum der Veranstaltung stand die Frage, welche Potentiale aus dem Spannungsverhältnis von Erfindung und (praktischem) Eingreifen – „Invention and Intervention“ – hervorgeht. Und damit zusammenhängend, welche Lehren aus der Erfahrung der schnellwachsenden und meistens institutionell schwachen afrikanischen Städte gezogen werden können, und wie die daraus gezogenen Schlüsse für – und nicht gegen – das kreative Potential der afrikanischen städtischen Bevölkerung eingesetzt werden können. Die Stadt als Lebenswelt ist seit geraumer Zeit Gegenstand des Forschungsinteresses am ZASB. Dieses Interesse führte 2009 zu einem NCCR Antrag zum Tagungsthema, der allerdings nicht bewilligt wurde. Bei einer positiven Begutachtung des Antrages wäre die Tagung die Auftaktveranstaltung des Programms gewesen. Auch so leitete sie dieses Forschungsinteresse offiziell ein, denn das Thema Urbanisierung in Afrika wird weiterhin die Agenda des ZASB bestimmen.

Die Tagungsvorträge und Diskussionen gliederten sich in sechs Hauptthemen: (a) städtisches Management, (b) städtische Landschaften, (c) städtische Regierungsführung in einer Post-Konflikt Situation, (d) städtische Gesundheit, (e) städtische Krea-

ktivität und (f) städtische Spannungen. Die Vorträge stützten sich im Wesentlichen auf empirische Arbeiten in unterschiedlichen afrikanischen Ländern ab. Theoretisch erwies sich die Bestimmung der Stadt als die grösste Herausforderung für die Teilnehmer der Tagung. Während einhellige Meinung über den Basler Ansatz herrschte, wonach die Stadt mit Bezug auf die Spannung zwischen Erfindung und Eingreifen produktiv untersucht werden könnte, blieb es bis zum Schluss unklar, inwiefern die Stadt als Gegenstand in ihrer materiellen Form oder im Hinblick auf Urbanität thematisiert werden sollte. Till Förster, der als Sprecher des ZASB am Ende des ersten Tages die Plenumsdiskussion eröffnete, warb in seinem Vortrag für ein phänomenologisches Verständnis der Stadt als Forschungsgegenstand. Er argumentierte, dass der physische Raum Vergesellschaftungsformen möglich macht, die auf der Basis von Begegnung und Distanzierung das Urbane hervorbringen.

Die meisten Vorträge bevorzugten theoretische Vorgehensweisen, die die Stadt als physischen Raum für selbstverständlich hielten. Mehr Aufmerksamkeit schenkten sie den Kriterien, unter denen von Stadt die Rede sein kann. Hierbei lassen sich fünf Dimensionen erkennen, die Hinweise auf das zugrundeliegende Verständnis liefern. Die erste Dimension war die Grösse, wobei insbesondere zwischen mittelgrossen Städten und Grossestädten differenziert wurde. Die zweite Dimension bezog sich auf die Funktionalität der Stadt, d.h. auf die Frage, inwieweit die Stadt als solche in der Lage ist, jene Funktionen wahrzunehmen, die sie definieren. Dies fand in den Vorträgen von Ercüment Celik (Freiburg), Rasheed Olanyi (Ibadan), Anna Workman (London) und Tom Goodfellow (London) seinen Ausdruck. Die dritte Dimension thematisierte die sozialen Beziehungen sowie Strukturen, die der Stadt eigen sind. Hier können die Vorträge von Sandra Manuel (London), Joëlle Palmieri (Bordeaux), Eliane Veras (Recife), Valérie Liebs (Mainz) und Joseph Hellweg (Florida) erwähnt werden. Eine weitere Dimension war die Abgrenzung von Städten, die vor allem in



Die Jahrestagung der KFPE stellte eine hervorragende Ergänzung zur AEGIS-Konferenz dar (Bild: Veit Art).

den Vorträgen von Ann Kelly (London), Silje Sollien (Kopenhagen), Blaise Dupuis (Neuchâtel), Jana Gerold (Basel), Fiona Siegenthaler (Basel), sowie Ulf Vierke und Nadine Siegert (Bayreuth) zum Ausdruck kam. Eine fünfte Dimension bildeten typische städtische Probleme wie sie in den Vorträgen von Noëmi Tousignant (London), Andrea Kaufmann (London), Gregor Dobler (Freiburg), Susann Baller (Basel) und Joschka Phillips (Freiburg) geäußert wurden.

Diese fünf Dimensionen, die auch in den Diskussionen zum Ausdruck kamen, erwiesen sich als sehr hilfreich. Sie warfen nämlich die Frage auf, inwieweit die Betrachtung der afrikanischen Stadt von einer Norm abhängt, die sich auf eine ideali-

sierte „westliche“ Stadt bezieht. Diese Abhängigkeit könnte strukturierend auf die Wahrnehmungsfähigkeit der Stadtforscher in Afrika wirken. In diesem Sinne stellt eine schleichende Normativität eine reale Gefahr dar. Sie führt dazu, dass Fragestellungen jeweils darauf abzielen, Probleme im Zusammenhang mit der Stadt in Afrika zu identifizieren. Die begriffliche Diskussion wurde nicht weiter geführt, doch wurde offensichtlich, dass sie für die weitere Entwicklung der Stadtforschung in Afrika von grosser Bedeutung ist. Sie zeigte die Vorzüge einer Herangehensweise, die Begriffsklärung zur Voraussetzung für interdisziplinäre Arbeit macht. Aber auch der von Till Förster vorgeschlagene phänomenologische Ansatz hob Aspekte hervor, auf die in der Diskussion immer wieder zurückgegriffen wurde. Insbesondere zwei Aspekte spielten dabei eine wichtige Rolle. Zum einen wurde deutlich, dass die Stadt erkenntnistheoretisch etwas ist, das fortwährend neu entsteht und dabei als lebendiger Organismus ständig neue Bedingungen dafür schafft, wie sie wahrgenommen wird. Zum anderen trat die Stabilisierung der Wahrnehmung in den Vordergrund, was sich in der strukturierenden Rolle von Macht und Routine niederschlug.

Im Vorfeld der Konferenz thematisierte die Jahrestagung der Kommission für Forschungspartnerschaften mit Entwicklungsländern die Umsetzung von Forschung für städtische Entwicklung, wobei auch Fallstudien aus anderen Regionen präsentiert wurden. Die Carl Schlettwein Lecture des ZASB, die von Jo Beall von der University of Cape Town und der London School of Economics and Political Studies gehalten wurde, eröffnete die AEGIS-Konferenz und bildete eine anregende Brücke zwischen den beiden Veranstaltungen. Ein Rundgang durch das Quartier St. Johann, wo sich die Stadt Basel am radikalsten verändert, nahm das Thema Invention and Intervention auf und erlaubte nicht nur den auswärtigen Teilnehmern spannende Einblicke.

Emancipation and Creativity. Comparative perspectives on politics and governance in Africa and beyond Basel, 13.-15.01.2011

■ TILL FÖRSTER, LUCY KOEHLIN, ELÍSIO MACAMO

Governance is a catch-all theme, especially when applied to Africa. Topics such as “good” governance, effectiveness, transparency and accountability are legion. However, the image conventionally depicted of African states is one of a generic state of disorder. In development discourse, African states are portrayed as dysfunctional, a condition that can and should be remedied through specific, normatively defined institutional reform of public institutions. In scholarly discourses, the analysis of specific “African” disorder is anchored in historical, economic, and so-



cio-cultural frameworks, more often than not determining politics and society. What is common to both depictions of African states is that political agency is obscured by neo-patrimonial realms, rent-seeking regimes and socio-cultural constraints.

These perspectives ignore or obscure actors and processes that do innovate, that do create new imaginaries, that do generate new practices, that do foster spaces of greater liberty, that is, processes of creativity and emancipation. The conference thus focuses on such liberating processes, in an attempt to profile as well as analyse them in their specific and more general context(s). It seeks to trace, document and analyse empirically grounded configurations and practices that transform rather than reproduce politics and governance in African states. Some of the key questions to be addressed will be:

- What processes of political emancipation exist and how do they differ from each other?
- What should an appropriate typology of such processes look like?
- What are the factors that underpin such processes?
- How do they relate to individual and social agency?
- How does the agency of actors lead to social creativity?
- How do such processes affect states and statehood?
- What are appropriate conceptualisations of such processes and what do they mean for the theory of social and political order?

The conference is born out of a cooperation between the Centre of African Studies Basel and the Institute of Social Anthropology, University of Basel, in a quest to

Photo: Till Förster

ground theorisations on governance in empirical evidence. Rather than have governance operate as a normative or purely functional framework, the conference seeks to reconceptualise it in a way which will allow hitherto underexplored processes and actors to be rendered visible and generate new insights on a specific, generalised, and comparative level. The participants are comprised of renowned scholars as well as more junior academics across the disciplines, to ensure interdisciplinary exchange of knowledge, visibility of new empirical evidence and fresh analytical perspectives. However, given the new terrain and ambitious research-agenda that the conference lays out, intensive exchanges will be sought both formally and informally during the two and a half days. For this reason, the conference has been organised in the form of a retreat, taking place at the Leuenberg, a seminar hotel in the Basel hinterland. We greatly look forward to the ensuing dialogues and debates, which we hope to structure and take forward in subsequent meetings and publications.

4th European Conference on African Studies (ECAS4) Uppsala, 15.-18.06.2011

ECAS 4 is co-organised by the Nordic Africa Institute and African Studies in Europe (AEGIS). The agreed theme of the conference is African Engagements: On Whose Terms?



In the past two decades, Africa has experienced dramatic changes. Between 1990 and 2005, in more than 42 African countries peaceful and democratic changes of government took place through competitive multiparty elections, notwithstanding more recent setbacks in Kenya, Zimbabwe and Gabon. On the economic front, Africa emerged as one of the world's fastest-growing regions in the wake of a boom in the international commodities market, despite the recent global financial crisis. Some African countries have put in place appropriate macroeconomic, structural and social policies that have contributed to improved growth rates and some progress towards meeting the MDGs.

Significant efforts are also being made to reverse the productivity decline in agriculture and the decline in higher education and basic research in the face of equally daunting challenges including poverty, and post-conflict reconstruction and democratic consolidation. However, there are encouraging signs that the Africa Union and Regional Economic Communities (RECs) are playing important roles with some international support in dealing with potentially disruptive national crises, such as in the Sudan, Somalia, and most recently Guinea and Niger.

Africa is also changing demographically, in terms of its fast growing youthful population, and high rates of urbanization that are placing new demands on resources and connecting regions and other parts of the world in complex different ways. Across the continent an ICT revolution has led to the rapid expansion of the use of mobile phones for communication and business, while the internet has opened up spaces and opportunities, by speeding up the connections between the continent and other parts of the world. The ICT revolution has empowered civil society organizations across the continent to mobilize around a whole host of issues—such as climate justice, opposition to the EPAs, and to challenge the legitimacy of dictatorial regimes, and build coalitions for democratic change.

The end of the Cold War, and rapid globalization have contributed to increased competition for resources and markets in Africa by the world's established and emerging powers. In an increasingly multi-polar world, Africa's relevance and influence in the emerging post-Cold War order is not in doubt. From being in a state of neglect and marginality in the immediate post-Cold War period, the continent—its resources and markets have become sources of interest and engagement by these powers. Apart from the established western powers such as the UK, France, Germany, Russia and the United States, emerging powers like China and India have stepped up their engagement, in what some have described as 'a new scramble for Africa'.

Despite the political and economic changes within the continent and the world, the study of Africa remains a contested terrain. Questions as to how to understand the current changes in the continent, and how the world can engage a changing Africa on an equitable basis are far from being settled.

The challenge remains, how the world can study and engage a resurgent Africa on the basis of mutual respect that facilitate a process of tapping into the present moment to promote social transformation and development on the continent, while the world opens up innovative African products, cultures and ideas. The critical questions relate to how Africans can define their own priorities and partnerships, and with which voice (s)? Who are, and can be Africa's real partners in the quest for mutually beneficial (re)-engagements and on whose terms? Although a lot has changed over the past decade or so, some of the research on, and knowledge produced about Africa still bears the baggage of artificial divisions that hinder a proper and nuanced understanding of the nature of changes in the continent and the need for new perspectives, values and partnerships in a world that is equally changing in new and complex ways. The research community faces the challenge of evolving and expanding opportunities and spaces which can allow for a common multi-disciplinary exercise of knowledge production and understanding without necessarily talking with one voice, thereby enriching the understanding of a dynamic and diverse Africa.

Further information: www.nai.uu.se/ecas-4

RECHERCHE / FORSCHUNG

Les recherches africanistes à Genève

■ ANNE MAYOR

Contrairement à Bâle, où les recherches africanistes sont fédérées par le Centre d'études africaines (ZASB), la visibilité des études menées en Afrique depuis Genève est moindre de par l'éparpillement et l'indépendance totale de celles-ci. Ces recherches sont nombreuses, concernent des domaines très divers (archéologie, anthropologie, sociologie, démographie, droit, médecine, etc...) et sont menées par des chercheurs appartenant à des structures différentes (plusieurs facultés de l'université de Genève, IHEID, HES, HUG et autres). Par conséquent, il est très difficile d'en proposer une image complète actuellement.

Nous avons pris le parti de présenter dans ce numéro du newsletter trois projets de recherche en cours, et compléterons le tableau dans le prochain numéro par une liste des thèses africanistes en cours à l'IHEID et à l'université de Genève, ainsi que par la présentation d'autres projets de recherche. J'invite donc tous les responsables de projets concernés qui le désirent à me contacter ou à m'envoyer un résumé de leur projet à cet effet.

Nous espérons que les efforts, menés depuis plusieurs années par notre société pour rendre plus visible la dynamique des études africaines en Suisse, puissent servir dans le contexte d'éclatement propre à Genève à favoriser des synergies, ou du moins des contacts entre équipes, entre domaines et entre institutions différents.

STRUCTURES ANTHROPOLOGIQUES DU RELIGIEUX: BUTINAGE ET VOISINAGE. ÉTUDES COMPARATIVES DES PRATIQUES RELIGIEUSES (BRÉSIL, KENYA, SUISSE)

■ Yvan Droz (IHEID), Edio Soares & Ari Pedro Oro

La mobilité religieuse n'est plus un phénomène particulier aux sociétés « synchrétiques ». Partout, les pratiquants tendent à se promener en religion en associant des univers de sens et des pratiques religieuses. Cette recherche porte sur la mobilité des pratiquants au Kenya et au Brésil, ainsi que sur les relations sociales qui en résultent.

Depuis les années 1970, la mobilité religieuse – transit, braconnage, « bris-collage » religieux – est au cœur des débats sociologiques. Pourtant, elle apparaît le plus souvent comme un argument explicatif des phénomènes de syncrétismes et d'hybridations religieuses, de « privatisation », d'« individualisation » et de « subjectivation » du religieux. Ces arguments considèrent la mobilité du pratiquant comme une réponse – réaction et adaptation – au religieux tel qu'il s'institue socialement. Cependant cette mobilité paraît plus relier les pratiquants qu'elle ne les délie. Les pratiques religieuses s'inscrivent dans l'ensemble des pratiques sociales et cet enchaînement socioreligieux agit sur le comportement mobile du pratiquant. L'expérience religieuse – celle qui relève d'un religieux vécu au quotidien – dépasse donc le cadre normatif du religieux institué. Elle n'est donc pas seulement l'expression de l'autonomie du sujet croyant, mais aussi l'expression de son enchaînement dans des réseaux de relations. Ce « religieux en mouvement » est d'abord liaison, trame ou relation, puis déplacement. D'où la notion de butinage religieux – expression d'un religieux « en train de faire » avec et non pour le pratiquant. D'où

également l'hypothèse du voisinage – expression emblématique de l'inscription sociale du religieux dans une dimension locale.

Ce projet propose un regard critique sur les interprétations courantes de la mobilité religieuse et invite à s'interroger plus sur ce qu'elle mobilise – des pratiquants, des pratiques, des relations sociales et des lieux – que sur ce qu'elle néglige : les frontières religieuses et matérielles. Il s'agira donc d'identifier les logiques qui président à la mobilité des pratiquants (d'abord, kenyan et brésilien puis, dans un second temps, suisses) et de dégager les structures de la pratique religieuse.

Cette recherche offre une nouvelle perspective sur les phénomènes religieux, tant du point de vue de l'agent social (butinage) que d'une perspective anthropologique (identification des structures sociales de la pratique religieuse). Cet apport théorique n'est pas sans conséquence pratique. En effet, il permettra de mieux comprendre un ensemble de phénomènes sociaux : migrations et prosélytisme, désaffectation des églises instituées, nouveaux mouvements religieux.

RENFORCER LES « CAPABILITÉS » DES PLUS VULNÉRABLES. PROJET PILOTE SUR LES INÉGALITÉS DE DÉVELOPPEMENT HUMAIN À BAMAKO ET À ACCRA

■ Claudine Sauvain-Dugerdil (Université de Genève) & Allan Hill (Harvard)

Une question récurrente et non résolue du débat sur la lutte contre la pauvreté est celle des inégalités entre individus et entre ménages d'une même communauté jouissant d'opportunités apparemment similaires. L'objectif du projet est de développer une méthodologie pour mieux valoriser les données socio-démographiques existantes dans le but d'identifier les plus vulnérables et les sources de leur vulnérabilité.

Nous commençons par réaliser des analyses secondaires du riche matériel récolté par les équipes impliquées, à savoir la recherche suisse-malienne commencée en 2000 relative aux risques et opportunités de l'entrée dans l'âge adulte à Bamako et les deux vagues d'une vaste enquête conduite par l'équipe américano-ghanéenne sur la santé des femmes à Accra. Dans un second temps, il s'agira d'exploiter dans la même optique les autres données disponibles dans les deux pays concernés et ainsi développer une perspective comparative. Quelques entretiens approfondis auprès d'une série d'acteurs clés s'attacheront à explorer les facteurs qui sous-tendent les choix et préférences individuels.

L'originalité du projet est de créer des synergies entre deux domaines qui n'ont pour l'instant guère d'interfaces communes. Il s'agit d'appliquer le cadre des « capacités », développé par l'école d'Amarty Sen, dans un champ nouveau qui offre de riches données et des outils statistiques élaborés et, récipro-

quement, d'inscrire les études de population dans un cadre conceptuel qui leur donne plus de cohérence. L'analyse s'attache à identifier l'éventail des possibles qui s'ouvrent aux individus (leurs capacités), leurs interdépendances mutuelles, et les distinguer du vécu réel (les résultats atteints, le fonctionnement). Les inégalités sont alors étudiées à trois niveaux :

- les disparités des ressources du contexte et de l'offre en service (endowments),
- les caractéristiques individuelles et sociales (facteurs de conversion) qui modulent l'accès à ces ressources et donc restreignent le champ de leurs possibles,
- les préférences et différents types d'obstacles, en particulier socio-culturels, qui conditionnent la réalisation des potentialités individuelles.

Nos données sur la transition vers l'âge adulte à Bamako nous permettent de considérer au moins quatre des dix capacités de base considérées par Nussbaum, à savoir la capacité individuelle :

- de jouir d'une bonne santé, telle que nous pouvons l'identifier à travers l'utilisation des services modernes de santé, l'évitement de comportements à risques et les informations sur la prévention des grossesses non désirées et des infections sexuellement transmissibles ;
- de bénéficier de loisirs (module sur l'emploi du temps) ;
- d'avoir les moyens d'engager une réflexion critique sur la planification de son existence ;
- de s'engager dans diverses formes d'interactions sociales.

Finalement, on s'interrogera sur la signification à donner aux résultats atteints en termes de qualité de vie. Est-ce que, par exemple, un bon niveau de scolarité, l'utilisation des services modernes de santé, ou une famille réduite, sont l'expression de progrès réels et sont porteurs d'une meilleure qualité de vie ? Nous testerons à cet égard la thèse selon laquelle la scolarisation peut aussi entraîner l'adoption de comportements à risques, ou les raisons pour lesquelles certaines personnes préfèrent recourir à la médecine traditionnelle et encore si la petite famille résulte d'une amélioration de la situation des femmes ou de contraintes économiques ?

Notons encore que la recherche malienne comprend en outre un petit volet rural qui actuellement se concentre sur les nouvelles habitudes de migrations temporaires des très jeunes gens.

PEUPEMENT HUMAIN ET PALÉOENVIRONNEMENT EN AFRIQUE DE L'OUEST

■ Eric Huysecom (Université de Genève)

Ce projet a pour objectif la reconstitution des interactions entre environnements et sociétés humaines en Afrique de l'Ouest, en développant une approche pluridisciplinaire qui associe études archéologiques, géomorphologiques, archéobotaniques, archéozoologiques, ethnoarchéologiques et ethnohistoriques. Il s'inscrit dans la thématique générale analysant le rôle des variations climatiques dans l'histoire du peuplement en Afrique de l'Ouest subsaharienne, mais également l'évolution de l'impact humain sur l'environnement, du Paléolithique ancien à l'avènement des populations actuelles. Initiées en 1997 sur le gisement d'Ounjougou, sur le plateau dogon au Mali, les recherches s'intéressent désormais essentiellement à la plaine du Séno, une aire géographique vaste, dépourvue de tout cadre chrono-culturel et de toute information sur l'habitat et les activités domestiques concernant les trois derniers millénaires, les connaissances actuelles provenant uniquement des sites rituels et funéraires de la falaise de Bandiagara.

Dans ce contexte, une première campagne de fouilles a été menée début 2010 dans la vallée du Guringin sur le site de Sadia, un ensemble de cinq buttes d'habitat présentant un fort potentiel pour la reconstitution du mode de vie des sociétés rurales sahéliennes et leur interactions avec l'environnement, de la fin du Néolithique au début du peuplement dogon, estimé aux alentours des 13e-15e siècles selon les traditions historiques.

Ce projet est interdisciplinaire et pluri-institutionnel, et sa coordination est assurée par l'équipe du laboratoire « Archéologie et peuplement de l'Afrique » (APA), du Département d'anthropologie de l'université de Genève, qui a aussi la responsabilité des études archéologiques (chrono-stratigraphie, étude du mobilier archéologique), archéozoologiques, ethnohistoriques et ethnoarchéologiques.

Le laboratoire « Archéologie et peuplement de l'Afrique » (APA) est un nouveau laboratoire de recherche, créé en septembre 2010 au département d'anthropologie de l'université de Genève. Il développe des études ayant trait au peuplement humain en Afrique, de la Préhistoire à l'époque contemporaine, et aux relations avec les variations climatiques et environnementales. Ces recherches englobent différentes approches, tant historiques (préhistoire, archéozoologie, paléobotanique...) qu'actualistes (ethnoarchéologie, ethnologie, ethnobotanique...).

<http://www.unige.ch/sciences/biologie/laboaccueil/labobiolo/huysecom.html>

Une équipe de l'Institut de minéralogie de l'université de Fribourg est chargée des études paléométallurgiques. Nos partenaires maliens, français et allemands ont la responsabilité d'autres volets : le Paléolithique inférieur et moyen, la période historique, la géomorphologie, la sédimentologie, la paléoclimatologie, la botanique et l'archéobotanique, ainsi que les datations absolues par OSL. Parallèlement aux recherches scientifiques, le projet s'investit dans l'enseignement, le suivi de travaux universitaires, la formation d'une relève universitaire africaine et la communication des résultats à un public large, en Suisse et au Mali. Dans cette optique, le site internet du projet, entièrement renouvelé en 2008 (<http://www.ounjougou.org/>), est régulièrement tenu à jour.

Gareth Austin wechselt von der LSE an das IHEID

■ VEIT ARLT

Nach langen Jahren als Professor für Wirtschaftsgeschichte Afrikas an der London School of Economics and Political Studies hat Gareth Austin nach Genf gewechselt. Schon 2008 unterrichtete er als Gastdozent einige Kurse am Graduate Institute. Austin promovierte in Birmingham bei A.G. Hopkins, der übrigens später ebenfalls nach Genf wechselte.



Der Historiker ist bekannt für seine Publikationen zu Arbeit, Sklaverei und Kakao in Westafrika, insbesondere in Ghana (und noch genauer in Asante), wo er schon im Rahmen seines Studiums erste Feldforschungserfahrungen sammelte und später (1982-1985) an der University of Legon unterrichtete. Austin präsidiert das Europäische Netzwerk für Universal- und Globalgeschichte und hat an der LSE den African Economic History Workshop aufgebaut, der jetzt erstmals in Genf stattfinden wird.

Gareth Austin ist ganz allgemein an einer vergleichenden Geschichte der „Dritten Welt“, respektive einer Globalgeschichte interessiert. So ist er Mitbegründer des Journal of Global History. Übergreifende Themen sind die politische Ökonomie von Reichtum und Armut innerhalb und zwischen verschiedenen Gesellschaften seit 1500, die weltweite Ausbreitung der Industrialisierung, die Entwicklung von Landwirtschaft, Märkten und ländlichem Kapitalismus im tropischen Afrika.

Gareth Austin ist eine grosse Bereicherung für die Afrikastudien in der Schweiz und wir dürfen uns auf die Zusammenarbeit mit einem äusserst kompetenten Kollegen freuen.

Prof. Gareth Austin (Bild: IHEID).

NEWCOMER

Le Mouvement Mungiki (Kenya). Contestation économique et politique, violence et la police

■ WALTER WACIUMA WÄLCHLI

Ce travail de mémoire à l'IHEID de Genève (MA en Études du Développement) est une enquête sur Mungiki, un mouvement politico-spirituel et économique au Kenya, très connu pour ses propos radicaux afro-/ethnocentristes. Il est également malfamé pour l'usage de violence extrême dont certains de ses membres font preuve. Mungiki, autant dans sa composition que dans son idéologie, se base sur l'appartenance et la solidarité ethnique. Il est quasi-exclusivement Kikuyu, mais tolère les membres de groupes ethniques proches. C'est en province centrale du Kenya, à Nairobi et dans les zones orientales de la Vallée du Rift que se trouvent ses membres, ainsi que ses actions religieuses, économiques et politiques.

Le mouvement, de par son fort attrait au sein de la jeunesse masculine Kikuyu pauvre, a reçu une très forte attention médiatique locale durant les années 1990. Sa renommée – due à son penchant pour l'usage de méthodes coercitives et brutales – a pris une ampleur internationale dès le début des années 2000, notamment lors des périodes électorales de 2002-2003 et 2007-2008.

Il est composé en grande partie de jeunes adultes masculins, de paysans ou d'habitants de bidonvilles. Ces hommes ont en commun une très faible scolarisation, ainsi qu'un niveau de vie social et économique des plus bas de leurs régions d'habitation. Ils ont été les grands perdants et les déplacés internes, suite aux affrontements sanglants entre paysans et milices du gouvernement,

qui ont eu lieu dans les zones d'habitation kikuyu en Vallée du Rift, durant les périodes d'élection présidentielle de 1991-1993 et de 1997-1998. Une migration vers les régions urbaines fut souvent le seul recours envisageable, avec l'espoir d'y trouver une activité économique apte à compenser la perte de terres arables et des réseaux sociaux et économiques ruraux.

Le mouvement Mungiki a été accusé par l'État kenyan – et reste perçu comme responsable par une majorité du public local – d'initier et de contrôler le marché criminel très lucratif de racket des secteurs économiques informels locaux. Mungiki serait tout d'abord une association de malfaiteurs qui opère, à travers ses membres, des activités d'extorsion dans les zones de commerce et d'habitation peu (ou plutôt très mal) contrôlées par la police. Celle-ci, touchée par le « virus » de corruption chronique, est en fait à la fois complice et grande concurrente des activités illicites affectant le secteur économique informel du pays. Les membres de Mungiki sont accusés de rançonner quotidiennement les opérateurs de transport de masse (minibus appelés Matatu, qui assurent le déplacement d'une majorité de la population urbaine et rurale), ainsi que les tenants de petits commerces au sein de « zones » de contrôle jalousement défendues, afin de prélever des soi-disant « taxes de protection ».

Des divers secteurs d'activité qui fleurissent dans les zones urbaines et rurales – à cause de la pauvreté massive ainsi que le tribalisme opportuniste des chefs locaux et des politiciens – les milices politiques, ainsi que les groupes de vigiles censés protéger les résidents des gangs qui pullulent, deviennent des activités lucratives pour la jeune population masculine désœuvrée et désillusionnée du Kenya central.

Ces jeunes « désaffectés » – nom leur étant communément accordé au Kenya – tentent de ressusciter et de promouvoir les modes de vie et les croyances des communautés indigènes de la période précoloniale. La rhétorique simpliste, défendue par leurs leaders et prophètes, est que la « modernité », apportée par les européens, aurait détruit les mœurs et le tissu d'obligations de solidarité liant les membres des communautés les uns avec les autres, et par là, généré le désordre institutionnel actuel qui sévit au Kenya. Leur réponse se dévoile sous forme prophétique et messianique: ce serait uniquement à tra-



Mon oncle Wanjohi (à droite), son frère Kimara et sa mère Mugnigni à Murang'a, pays Kikuyu (Image: Anna Beckmann).

vers l'abandon des institutions politiques, économiques et sociales « étrangères », en faveur d'une organisation sociétale « indigène » et historique, que les populations du Kenya retrouveront un équilibre social acceptable. Les générations âgées s'étant accoutumées au mode de vie occidental, le changement parviendra à travers la prise de pouvoir des jeunes générations sous la conduite de guides spirituels.

L'idyllique ressuscitation culturelle afro-ethnique de Mungiki, s'inspire fortement de la période des luttes pour l'indépendance du Kenya des années 1940-50, et particulièrement du mouvement radical et rebelle Kikuyu, Mau Mau. L'insistance des membres de Mungiki sur les liens idéologiques et généalogiques, qu'ils tiennent avec ce dernier mouvement emblématique mais controversé, permet d'inscrire leurs actions dans un contexte historique indigène de lutte contre des formes d'autorités contraignantes, illégitimes et oppressives, auxquelles sont soumis les peuples du Kenya depuis un siècle.

Toutefois, les actions des membres de Mungiki s'insèrent également dans un contexte plus récent de violences politiques récurrentes opérées par l'État – par le biais de milices politiques tribales et d'unités militaires-policières meurtrières – notamment depuis le rétablissement du multipartisme politique en 1991 (celui-ci n'a été réinstallé que sous la pression de la communauté internationale comme condition à l'aide au développement).

Une analyse du mouvement Mungiki, à travers sa restitution dans le cadre des actions historiques et actuelles des domaines politiques, économiques et sociaux, dévoile une réalité plus complexe du fonctionnement de la société kenyane, que celle reproduite à travers les médias locaux et internationaux.

Ceux-ci abordent trop souvent la question du phénomène Mungiki à travers l'incapacité de l'État kenyan à baisser le taux de criminalité et protéger la population des activités des gangs de bandits.

En fait, le développement d'activités économiques illégitimes et illégales, ainsi que la poursuite de croyances « traditionnelles » qui incitent les membres à rejeter l'ordre socio-économique et politique actuel, sont plutôt le reflet d'un phénomène d'appauvrissement massif de la population kenyane et africaine actuelle, qui paralyse et frustre les jeunes générations.

Exploring the Public – Eine vergleichende Ethnographie von öffentlichem Raum in Maputo und Johannesburg

■ BARBARA HEER

Im Zentrum meines Dissertationsprojektes am Ethnologischen Seminar und dem Zentrum für Afrikastudien der Universität Basel steht der sogenannte öffentliche Raum sowie das öffentliche Leben im Kontext der Debatte um die Privatisierung von öffentlichem Raum. Das Projekt wird finanziert von der Humer-Stiftung für akademische Nachwuchskräfte und der Janggen-Pöhn-Stiftung. Ich untersuche zwei Städte im südlichen Afrika, die beide 1994 die ersten echten demokratischen Wahlen erlebten. Ansonsten haben sie auf den ersten Blick nicht viel gemeinsam: Die Struktur Johannesburgs, als ökonomischer Motor Südafrikas und vielleicht sogar ganz Afrikas, ist geprägt vom physischen Erbe der Segregationspolitik des Apartheid-Regimes. Kriminalität, eine der komplexen Nachwehen, ist ein dominantes Thema in öffentlichen Diskursen, der Organisation des Alltags und der Wahrnehmung der Stadt. In Maputo, Hauptstadt von Mosambik und somit einem der ärmsten Länder Afrikas, hat sich die koloniale Dualität zwischen dem Zentrum („cidade de cimento“) und den informellen Vororten („cidade de caniço“) durch das Wachstum und die Verdichtung der Stadt stark verändert, nicht zuletzt während des Bürgerkrieges in den 1980er Jahren. Armut und fehlende Mittel im Staatshaushalt gehören hier zu den dominanten Themen.





Links: Eine Mauer trennt ein Oberschichtquartier und eine prekäre Siedlung in Maputo (Bild: Barbara Heer).



Rechts: Zwischen dem Township Thembisa und den wohlhabenden Vororten im Norden Johannesburgs liegen grosse Distanzen (Bild: Barbara Heer).

In beiden Städten lassen sich Phänomene beobachten, die häufig mit dem Schlagwort der Privatisierung des öffentlichen Raumes gemeint sind. Dazu gehören Shopping Malls, abgeschlossene Wohnsiedlungen und Public-Private Partnerships. Obwohl die Kriminalität in Maputo viel tiefer ist als in Johannesburg, sind die Villen der mosambikanischen Elite und der „Expatriates“ von derselben Sicherheitsästhetik geprägt. Elektrische Zäune, private Sicherheitsangestellte und Schilder der „resposta armada“ (armed response) signalisieren einerseits Schutz, andererseits aber auch, dass es etwas Schützenswertes in diesem Haus gibt. Neben der Untersuchung des öffentlichen Lebens in verschiedenen Quartieren fragt dieses Projekt, welche Strategien und

Handlungsmöglichkeiten Akteure haben, um sich Zugang zu öffentlichem Raum (vor allem zum Strassenraum) zu verschaffen, respektive um anderen den Zugang zu erschweren. Die ersten Daten zeigen, dass die auf Vorstellungen von der europäischen Stadt beruhende Dichotomie zwischen öffentlichem und privatem Raum im afrikanischen Kontext mehr verschleiert als erhellt. Was heisst z.B. „öffentlich“ in einem Quartier, dessen Bewohner die Infrastruktur wie Strassen und Strassenbeleuchtung in Eigeninitiative finanziert haben, weil der Stadtverwaltung das Geld dafür fehlt?

Der konstante Vergleich der beiden Städte, welcher nicht erst bei der Datenanalyse, sondern schon im Feld erfolgt, soll mir helfen, eine Vogelperspektive zu bewahren und Dinge in Frage zu stellen, die mir im Feld bald schon als normal vorkommen. Ich möchte das anhand eines Beispiels veranschaulichen: Wenn ich z.B. in Johannesburg frage: „was für Leute kommen an diesen Ort?“, nehmen die Informanten immer auf die durch die Apartheid geprägten Kategorien „black“, „white“, „coloured“ und so weiter Bezug. Hier in Maputo hingegen lautet die Antwort meist „uma mistura“ (eine Mischung) oder „todo mundo“ (alle). Im Gegensatz zu Johannesburg ist es hier kaum akzeptabel, Unterschiede zwischen „Rassen“ oder sozialen Gruppen zu artikulieren. Dies beeinflusst die Art und Weise, wie Menschen über den öffentlichen Raum reden. Wenn es dennoch getan wird, werden häufig die Kategorien „povo“ (Volk) und „elite“ (Elite) verwendet. Dies reflektiert wohl die sozialistische Politik, die die Regierungspartei FRELIMO bis Mitte der 80er Jahre verfolgte. Die vergleichende Perspektive erlaubt, solche Unterschiede und natürlich auch Gemeinsamkeiten zwischen den Städten deutlich zu machen.

Neben diesen und anderen Stärken eines vergleichenden Forschungsprojektes erfahre ich in meinem Forschungsalltag aber den Faktor Zeit als einen grossen Nachteil. Die Dauer der Feldforschung an jedem der beiden Orte ist kürzer, als wenn ich nur eine Stadt untersuchen würde. Dies bedeutet Abstriche bezüglich der Dichte der Daten. Zudem muss ich mich in der wissenschaftlichen Literatur zu zwei Städten auskennen, und habe den doppelten organisatorischen Aufwand: Ich muss zwei Forschungsvisa beantragen, mich in zwei verschiedenen Städten zurecht finden lernen, zweimal eine Unterkunft suchen, zweimal Kontakte zu den lokalen Universitäten aufbauen etc.

Damit eine vergleichende Feldforschung auf der Ebene der Doktorarbeit machbar bleibt, muss man meiner Meinung nach gewisse pragmatische Argumente bei der Auswahl der Fallstudien berücksichtigen, wie z.B. das Beherrschen der Verkehrssprache oder frühere Forschungserfahrung im betreffenden Land. Weil ich während meiner Gymnasialzeit ein Austauschjahr in Brasilien verbracht habe, spreche ich Portugiesisch, was Voraussetzung für die Forschung in Maputo und die Auseinandersetzung mit der Fachliteratur ist. Unerwarteterweise zeigt sich auch die Vertrautheit mit Brasilien als Vorteil. Das südamerikanische Land ist so etwas wie das „Amerika“ der lusophonen Welt. So existiert z.B. eine Debatte über den kulturellen Einfluss brasilianischer Telenovelas und anderer Fernsehsendungen auf die mosambikanische Jugend.

Im Gegensatz zu Mosambik, das ich erst während der Vorstudie für die Doktorarbeit kennenlernte, war ich mit Südafrika bereits einigermaßen vertraut, als ich mich für den Forschungsort Johannesburg entschied. Während meines Studiums habe ich ein Austauschsemester an der Rhodes University (Grahamstown) verbracht und ein studentisches Feldforschungsprojekt zu Tourismus in der ländlichen Transkei durchgeführt. Auf dem damals angeeigneten Alltagswissen, der Forschungserfahrung und den etablierten Kontakten kann ich heute aufbauen.

Während der Feldforschung bedeutet der vergleichende Ansatz im Moment vor allem das Aushalten einer Spannung. Ich kann bereits die Kritik antizipieren, dass die einzelnen Fälle zu oberflächlich untersucht wurden. Ich hoffe jedoch, dass der Gewinn, der durch den Vergleich der beiden Städte entsteht, die Abstriche bei der Dichte der Daten kompensiert.

INTERVIEW

Frank Wittmann a conduit un entretien avec Max Liniger-Goumaz, membre fondateur et honoraire de la SSEA sur l'état des études africaines en Suisse et son champ d'expertise personnel, la Guinée équatoriale, pays peu connu du monde africaniste.

SSEA : En tant que doyen, vous pouvez porter votre regard sur plusieurs décennies d'études africaines en Suisse. Comment décririez-vous l'évolution ? Quelle est leur place dans l'espace académique d'aujourd'hui ?

Max Liniger-Goumaz : De mon état de doyen, je suis en fait déconnecté de l'espace académique actuel. Mon enseignement supérieur de jadis n'a d'ailleurs jamais porté sur les études africaines elles-mêmes. Mais, dans mes cours au Centre de Mathématique spéciale de l'EPFL, ou à ce qui était alors l'Ecole supérieure de Cadres pour l'Economie et l'Administration (ESCEA), ancêtre de la Haute Ecole de Gestion (HEG), j'ai eu de multiples occasions de faire référence à des aspects économiques et politiques africains, m'appuyant sur 17 années d'activité en Afrique subsaharienne avec l'UNESCO et le CICR.

Il me semble que les études africaines dans l'espace académique actuel mériteraient amplement d'être élargies. Notamment en Suisse romande, étant donné que l'Afrique francophone inclut toute la diversité des espaces naturels et humains représentatifs du continent. Mais plus que les cours de géologie, de géographie économique, c'est la sensibilisation aux hommes et aux sociétés de l'Afrique actuelle qui devrait être développée. Il ne suffit pas de fournir à l'Afrique des fours solaires.



Max Liniger-Goumaz (Image : Isabel Velloso / El Mundo).

L'encadrement de la relève est un objectif central de la SSEA. En même temps, il est devenu extrêmement difficile pour un jeune chercheur de s'établir aujourd'hui. Recommanderiez-vous à un jeune chercheur de se lancer dans une carrière académique ?

La recherche est à la base de l'activité académique. Pour un africaniste, cela veut dire pratiquer l'Afrique et ses sociétés sur place, et pas seulement grâce aux ressources des bibliothèques. Que veut dire « s'établir » pour un jeune chercheur ? Auparavant, il lui faut s'adonner à la recherche sur le terrain. Là devraient intervenir des bourses, tant académiques que privées, comme

celles du Rotary Club et autres. Quant aux postes d'africanistique dans nos universités, la SSEA aurait un rôle important à jouer pour leur ouverture.

Vous publiez toujours et encore sur la Guinée équatoriale, votre pays de prédilection. D'où vous vient cet intérêt pour ce pays ?

L'hispanophone Guinée équatoriale n'a accédé à l'indépendance qu'en 1968, le 12 octobre, fête de l'hispanité et fête nationale espagnole. Cela montre dans quel esprit l'indépendance a été acquise par rapport à la Madre patria.

En 1972, l'UNESCO m'a proposé comme conseiller technique principal pour la mise en œuvre d'un Institut pédagogique (comme celui de Léopoldville-Kinshasa où j'ai œuvré de 1962-69) à la formation d'une trentaine de maîtres de géographie-sciences naturelles, destinés à l'enseignement secondaire. Si au Zaïre/RDC j'ai appris à connaître rébellions et coup d'Etat, en Guinée équatoriale je me suis frotté à un Etat dirigé par un psychopate avéré, Macias Nguema, élu démocratiquement en été 1968, mais qui a rapidement établi un régime tribal de terreur, avec son Clan de Mongomo, dont relève encore le pouvoir actuel d'Obiang Nguema, issu d'un coup d'Etat contre son oncle en août 1979.

La phobie de Macias Nguema de tout ce qui s'appelle « intellectuel » a fait que les efforts de notre douzaine d'experts UNESCO, principalement latino-américains, n'ont jamais abouti. Durant mes vacances en Suisse, en août 1974, l'UNESCO m'a communiqué depuis Paris, avec le sourire, que j'avais été déclaré persona non grata, avec l'argument classique d'immixtion dans les affaires intérieures de l'Etat, ce qui semblait normal pour un conseiller du

ministre de l'Education (dont le second que j'ai assisté – secrétaire du Parti unique national des travailleurs, le PUNT, a été fusillé deux ans après mon départ, avec une série de cadres du ministère de l'Education, et d'autres).

A l'époque, la petite Guinée équatoriale (28'051 km², seul pays hispanophone d'Afrique subsaharienne) était parfaitement ignorée; même des milieux africanistes. Pas un livre sur l'ex-Guinée espagnole, hormis en espagnol. Après avoir repris mes activités helvétiques, j'ai commencé à combler cette lacune avec des livres en français, espagnol, anglais, allemand et italien, et avec des articles d'actualité, notamment dans feu le Journal de Genève.

La Guinée équatoriale est connue pour ses richesses pétrolières. Comment décrire l'impact économique et les changements sociaux que cela implique?

Devenue 3e producteur de pétrole et de gaz naturel subsaharien, la Guinée équatoriale nguemiste (de Nguema, comme franquiste de Franco Bahamonte) engrange des revenus pharaoniques. Ceux-ci sont contrôlés par le général de brigade Obiang Nguema et ses proches. Le pays reste marqué par le manque d'eau salubre et les constantes coupures d'électricité, sans parler d'un système scolaire défaillant et d'un système sanitaire famélique. Sans omettre la torture et autres vexations pratiquées couramment, ainsi qu'ont pu le constater tous les experts des Nations Unies depuis de nombreuses années à aujourd'hui. A noter que la Guinée équatoriale figure à la 168e place sur 180 pays du classement de la corruption établi par l'ONG Transparency International. Pour impressionner la galerie, le régime multiplie les constructions de tours, à Malabo et à Bata, de quelques tronçons d'autoroute (à péage), et

surtout évacue le gros des revenus. Le Sénat américain a révélé les centaines de millions de dollars détournés par le dictateur et les siens, en particulier le fils aîné, Nguema Obiang, ministre des forêts avec 50'000 USD de salaire annuel, qui vient d'acheter à Malibu une demeure pour plus de 30 millions de USD (sans parler de son avion-jet, et de ses nombreuses voitures de luxe). Pendant ce temps, 80% des équato-guinéens vivent avec 2 USD de revenu quotidien.

En 2003, le fils de l'ancienne Premier ministre britannique Margaret Thatcher était impliqué dans une tentative de coup d'Etat. Peut-on parler d'une simple anecdote dans l'histoire de la Guinée équatoriale, ou cet évènement nous dit-il plus sur la politique africaine dans un contexte global ?

La manie des coups d'Etat – ou auto-coups d'Etat – relève d'abord des équato-guinéens eux-mêmes. Six mois après l'indépendance, Macias Nguema, après une tentative de renversement de son régime par le ministre des Affaires étrangères, a pratiqué un coup institutionnel en faisant liquider nombre de combattants pour l'indépendance, puis s'est proclamé « Président à vie », « Grand Maître en Education et Culture traditionnelle », etc., protégé par quelque 600 gardes cubains, ce qui donnait à son régime une apparence socialiste qui a leurré jusqu'à l'URSS. Le 3 août 1979, le chef de son armée, le neveu Obiang Nguema et un groupe d'officiers cousins ont renversé le Vieux, l'ont fait condamner par un tribunal militaire, puis fusiller par des gardes marocains, fraîchement arrivés; qui dit Marocains dit Etats-Unis; et donc un renversement à 180° de l'orientation politique et économique.

En mars 2004, la tentative de coup d'Etat par une soixantaine de mercenaires sud-africains, angolais et namibiens, dirigés par Simon Mann (issus de la compagnie de services militaires privés Executive Outcomes) a échoué grâce aux services secrets sud-africains et zimbabwéens. Les chefs du groupe ont été transférés dans la sinistre prison de Playa negra, à Malabo. Simon Mann a été gracié par le dictateur en novembre 2009. Mais on réalise la complexité de cette affaire en apprenant à travers le Financial Times du 22 octobre 2010 que « Le mercenaire britannique Simon Mann est retourné en Guinée équatoriale comme conseiller du président ».

A la source de la tentative de coup figure un groupe d'hommes d'affaires et de politiciens britanniques appartenant majoritairement à l'élite sortie du Collège d'Eton. A leurs côtés, on a mentionné le Libanais Eli Khalil, et Sir Mark Thatcher, tous deux actifs dans le domaine des hydrocarbures. Avec la complicité semble-t-il d'éléments de l'opposition en exil, ces hommes espéraient arracher les réserves d'hydrocarbures équato-guinéennes à la domination des pétroliers américains, Mobil Oil en tête. En fait, il s'agit d'une sorte de combat néo-colonial qui montre, encore et toujours, dans quelle piètre estime sont tenus l'Afrique et ses habitants.

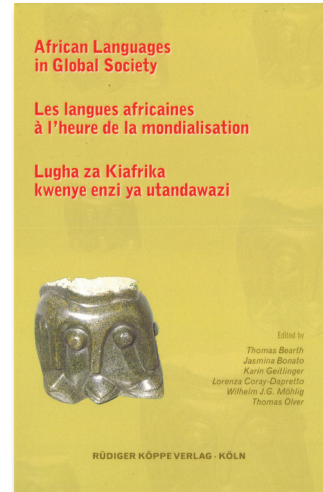
PUBLICATIONS / PUBLIKATIONEN

Les langues africaines à l'heure de la mondialisation

MOHOMODOU HOUSSOUBA

Le symposium « Textes en contexte : langue et écrit face à l'oralité africaine » s'est tenu à l'université de Zurich du 17 au 20 octobre 2001. Il a accueilli 131 participants dont 62 d'Afrique. La présente publication offre en lecture 54 communications retenues, dont 39 en livre et 15 sur CD-ROM. Les articles couvrent différents aspects de la situation des langues africaines au stade de la mondialisation.

La première partie du volume examine l'héritage de l'oralité africaine, sous différentes formes de performance poétique, dramatique ou heuristique : proverbe fongbe, conte haoussa de l'époque coloniale, poésie amharique, geste zarma, film vidéo yorouba. Les analyses montrent que l'art verbal joue encore un rôle important dans la vie contemporaine, même dans un contexte d'urbanisation galopante et de transformation des médiums de transmission de la tradition orale. Cette exploration est poussée plus loin dans un autre chapitre consacré au passage de l'oralité à l'écriture. Ici, le défi du multilinguisme s'inscrit dans la quête de l'alphabétisation et de la scolarisation universelle. La pratique de l'écriture berbère sur Internet est un exemple frappant. Par exemple, la coexistence de trois scripts – latin, arabe et tifinagh – pour le berbère; bien qu'elle n'augure pas d'une harmonisation imminente de son écriture sur Internet, illustre le recours à ce nouvel espace pour assurer la survie des différents idiomes. Il s'agit d'un aspect critique d'une problématique complexe : l'avenir des langues africaines face à l'alphabétisation. Est-ce que la lettre perpétuera le verbe africain ou l'anéantira pour de bon ?



D'autre part, les langues africaines nourrissent et revitalisent les langues européennes héritées de la période coloniale, souvent érigées en langues officielles après les indépendances et occupant aujourd'hui une place incontournable dans la production intellectuelle, artistique et littéraire des différents pays. Aujourd'hui les auteurs africains sont reconnus pour leurs innovations linguistiques et stylistiques portées aux langues européennes, des apports qui dépassent le cadre étroit de la curiosité ou de la couleur ou tonalité locale. L'un des auteurs étudiés, l'écrivain congolais Sony Labou Tamsi, se considérait parmi les « locataires » de la langue française. Il pose ainsi la question de la légitimité des écrivains africains à s'approprier cette langue et à la passer par le moule de leurs langues maternelles. A son tour, le romancier nigérian Biyi Bandele-Thomas forge un vernaculaire urbain qui démolit la langue anglaise aussi bien que toute possibilité de discours collectif cohérent ; ce qui reflète, à son tour, la désintégration de la société et des rêves de l'indépendance. La précarité linguistique reflète la dévastation sociale, économique et politique d'un univers chaotique et suicidaire.

Aussi, l'Afrique est-elle considérée comme le continent du multilinguisme, mais pour combien de temps encore ? En effet, sur les quelque 2000 langues parlées dans la région, beaucoup sont dans une situation très précaire ; certaines risquent de disparaître dans une génération.

La situation gabonaise analysée par Daniel Franck Idiata semble illustrer cette tendance. L'urbanisation rampante, la cohabitation d'une multitude de langues parlées par de petites communautés et la présence exclusive du français dans le système officiel condamnent la majorité des langues à une disparition imminente. Chez les enfants de la capitale Libreville, le taux de perte des langues familiales oscille entre 20 et 50% selon les communautés linguistiques. Mais, cette situation dramatique est loin d'être unique au Gabon. Malgré les déclarations de principe et parfois de programmes apparemment cohérents conçus au lendemain des indépendances, les langues africaines ne trouvent pas, dans l'ensemble, leur place dans le système officiel en place. Malgré les politiques publiques de préservation et de promotion des langues, les pays africains dépendent largement des langues européennes dans l'éducation, l'administration et même sur Internet.

Dans ce contexte, le chapitre consacré aux langues africaines dans l'ère numérique annonce le rôle capital des nouvelles technologies dans la survie des langues africaines. Dans la mesure où la mondialisation accélère l'homogénéisation des canaux de communication, on est en droit de se demander si les langues africaines ont une chance devant les langues internationales établies. Ici aussi les pays offrent des situations contrastées. La communication satellitaire et l'Internet ouvrent un nouvel espace intégré dont profitent les langues d'Afrique australe qui bénéficient d'une certaine infrastructure. Au Ghana,

l'espace public s'est ouvert avec les médias qui contribuent à la démocratisation du débat politique et à la consolidation de la société civile. Les médias électroniques ont également favorisé le développement des langues nationales.

La fracture numérique persiste, mais l'écart se réduit avec le téléphone cellulaire et satellitaire et maintenant l'Internet mobile ; de nouvelles plateformes étendent l'accès aux populations rurales qui restent les réservoirs de locuteurs compétents de toute langue africaine.

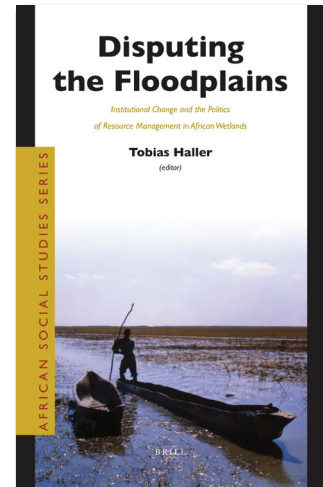
La publication actuelle constitue en soi une documentation diversifiée sur les différents aspects de la question de la langue en Afrique. Les interrogations centrales restent d'actualité. Il s'agit de savoir si les langues africaines se font une place propre à elles dans la mondialisation. Il en ressort un diagnostic complexe et riche d'enseignements. Comprendre la dynamique linguistique dans un contexte d'urbanisation et de transformation sociale accélérées nous évite les raccourcis et amalgames habituels.

Par ailleurs, l'hécatombe des langues africaines est à relativiser même si la situation est assez critique pour certaines. Mais, de nouveaux langages naissent du contexte urbain et irriguent les idiomes hybrides des récits de la littérature africaine contemporaine. Ainsi, un chapitre particulièrement fascinant traite de l'influence des langues africaines sur les langues européennes utilisées par les auteurs du continent. Les cas de Labou Tamsi, Bandle-Thomas et Es'kia Mphahlele illustrent le recours à la langue africaine, avec sa diction, ses tournures et proverbes, pour manipuler et transformer la langue européenne. Comme aimait dire Ahmadou Kourouma : « faire porter le boubou à la langue française ».

Quelles perspectives de survie pour les langues et langages africains dans un monde interconnecté par de puissants moyens de communication dominés par l'anglais et une poignée de langues ? Les politiques publiques jouent un rôle important dans la formulation de programmes de promotion à l'échelle nationale. Le statut de langue nationale ou officielle ne résout pas tous les problèmes, mais accorde à une langue une certaine légitimité dans l'espace public. Cependant, l'attachement des locuteurs à leur langue semble déterminer encore davantage la continuité de son usage. Malgré les disparités entre les communautés linguistiques, dans l'ensemble, les langues africaines affichent une grande vitalité et une capacité à s'adapter et même prospérer face aux développements qui leur poseraient un défi existentiel : urbanisation, alphabétisation quasi exclusive en langues européennes et mondialisation culturelle et linguistique par Internet.

THOMAS BEARTH ET AL. (ÉDS). LES LANGUES AFRICAINES À L'HEURE DE LA MONDIALISATION / AFRICAN LANGUAGES IN GLOBAL SOCIETY / LUGHA ZA KIAFRIKA KWENYE ENZI YA UTANDAWAZI. COLOGNE : RÜDIGER KÖPPE, 2009.

Disputing the Floodplains



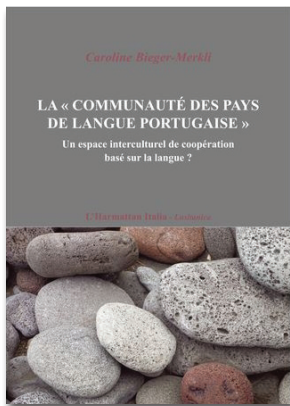
on the New Institutional approach (Jean Ensminger, Elinor Ostrom), which is combined with a special focus on ideology, discourse and narratives while focusing on conflict and power issues.

HALLER, TOBIAS (ED.): DISPUTING THE FLOODPLAINS. INSTITUTIONAL CHANGE AND THE POLITICS OF RESOURCE MANAGEMENT IN AFRICAN WETLANDS. AFRICAN SOCIAL STUDIES SERIES. LEIDEN 2010: BRILL.

African Floodplains in semi-arid areas are important for local livelihoods as they harbor many common-pool resources such as fisheries, pasture, wildlife, veldt products, water and land for irrigation. However, in many of these areas resources are under pressure. This book is presenting seven case studies from Mali, Cameroon, Tanzania, Zambia and Botswana based on anthropological fieldwork (2002-08) and explores how these common-pool resources have been managed in pre-colonial, colonial and postcolonial times. The major focus of the study is how institutional change has contributed to resource management problems and offers a comparative analysis based

La « Communauté des Pays de Langue Portugaise »

Dans un monde de plus en plus marqué par diverses constellations de coopération à géométrie variable, les aires linguistiques représentent une voie intéressante permettant d'augmenter la visibilité de leurs membres sur le plan international. La Communauté des pays de langue portugaise (CPLP) s'inscrit dans cette voie, ses objectifs proclamés étant la concertation politico-diplomatique, notamment dans les forums internationaux, la coopération dans plusieurs domaines, sans oublier la promotion et la diffusion de la langue portugaise. La langue et l'histoire que les pays sont supposés avoir en commun apparaissent comme le fil rouge qui justifierait la raison d'être de cette organisation internationale.



Cette étude s'intéresse aux stratégies locales, notamment liées à la langue, qui nous permettront de valider ou d'invalider la pertinence du critère linguistique comme fondement d'un espace international de coopération. Notre argument est que le crédo politique qui a trait à la promotion de la diversité linguistique au niveau international est susceptible de se transformer en véritable acte de coopération seulement si cette diversité est reconnue à l'intérieur d'un tel espace. Un dialogue interculturel semble, dès lors, être le fondement de la coopération qui se base sur la langue. Les

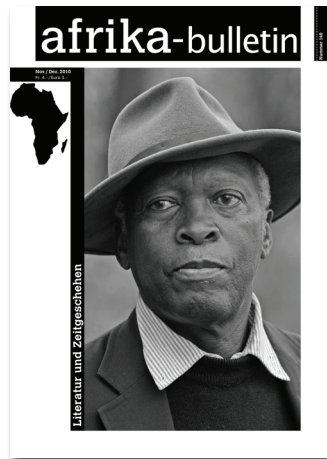
connaissances et les utilisations qui sont attachées à la langue ne peuvent, cependant, pas être détachées de l'histoire, ce qui représente un potentiel de conflictualité interne de la CPLP. Paradoxalement c'est à travers la langue même que la lusophonie est en question. Cette étude ouvre une lecture critique sur la coopération qui se base sur la langue et propose en même temps des pistes concrètes pour augmenter l'efficacité de la CPLP.

Caroline Bieger-Merkli a obtenu le titre de docteur en Sciences Sociales à l'Université de Lausanne (suivant une licence en Sciences Politiques) où elle a été Assistante pour les cours d'Interculturalité et de Pensée Africaine. Entre 2005 et 2009, elle a travaillé en tant que collaboratrice scientifique à l'Institut Interdisciplinaire d'Ethique et des Droits de l'Homme à l'Université de Fribourg.

BIEGER-MERKLI, CAROLINE : LA COMMUNAUTÉ DES PAYS DE LANGUE PORTUGAISE : UN ESPACE INTERCULTUREL DE COOPÉRATION BASÉ SUR LA LANGUE. TORINO : HARMATTAN ITALIA; PARIS : HARMATTAN, 2010. 329 PAGES.

Afrika Bulletin

Diese Zeitschrift entstand als Organ des Afrika-Komitees Basel, das Teil der Solidaritätsbewegung mit dem unabhängigen Afrika war. Heute hat sie eine klar entwicklungspolitische Ausrichtung. Neu wird die Zeitschrift gemeinsam mit dem Zentrum für Afrikastudien Basel herausgegeben. Die Zeitschrift und die redaktionelle Arbeit bietet MA-Studierenden und Doktoranden (sowie all jenen, die sich für Afrika interessieren) eine Plattform, um Texte für ein breiteres Publikum zu verfassen oder um Erfahrung im Publizieren zu gewinnen.



Das Afrika-Bulletin erscheint vierteljährlich, wobei jede Ausgabe einem Schwerpunktthema gewidmet ist: Afrikanische Städte (Mai 2010), Gesundheit und Gesundheitssysteme (August 2010) oder Literatur (Oktober 2010). Alle Ausgaben stehen zum freien Download (pdf) zur Verfügung. Auf der Webseite des Afrika-Bulletins finden Sie auch Angaben zu Abonnement und Mitarbeit.

www.afrikakomitee.ch/Bulletin.htm

Appel à communication

Les Cahiers de Littérature Orale vont publier un numéro intitulé « Paroles dans la cité ». Si vous souhaitez proposer un article concernant le continent africain ou non, sur les nouvelles pratiques dans la cité, vous pouvez proposer un article. Dans ce cas, envoyez-nous s'il vous plaît un résumé jusqu'au début décembre 2010 et en cas d'acceptation de votre résumé, un article pour le 1er février 2011. Nous précisons que c'est une revue à comité de lecture et donc nous pouvons vous demander des corrections, voire refuser un article si nous estimons qu'il ne correspond pas aux critères de la revue.

Résumés à envoyer à s.bornand@bluewin.ch

DIVERS / DIVERSES

La SSEA, Roland Mathys et la Zentralbibliothek Zürich

■ JACQUES RIAL



Lors de la dernière Assemblée générale de notre Société, les personnes présentes ont pris connaissance de la démission d'un de nos membres collectifs: la Zentralbibliothek de Zürich. Or, les premières années de la SSEA ont été marquées par le soutien fidèle de cette institution. Nous tenons donc à lui rendre aujourd'hui un juste hommage.

En 1974, les fondateurs de la Société suisse d'études africaines avaient deux ambitions principales: encourager la recherche, mais aussi, et peut-être prioritairement, procéder à un état des lieux. Il s'agissait en effet de se faire une meilleure image de la contribution de la Suisse, puissance non coloniale, à la connaissance de l'Afrique. Ce dernier projet a été rapidement mis en chantier et a pris deux directions: l'inventaire des recherches en cours et une bibliographie. Le premier volet a abouti, sous la direction du premier président de la société, le prof. Hugo Huber, à une publication: « Les recherches africaines en Suisse » (Berne, Commission nationale suisse pour l'UNESCO, 1976 et 1985), devenu, sous la direction de Charlotte de Graffenried, le « Who's Who : Die Afrika-Forschung in der Schweiz » (Berne, SSEA, 1991).

Le volet « Bibliographie africaine » a été géré, dès son lancement, par un groupe de travail auquel appartenaient Max Dippold, Jean-Pierre Gontard, Roland Mathys, Jacques Rial, Carl Schlettwein et Peter Sulzer. Ses ambitions

étaient grandes: on imaginait qu'il serait possible d'établir une bibliographie générale des origines à l'époque contemporaine, d'une part, et une bibliographie courante, d'autre part. Les critères admis pour figurer dans les deux bibliographies étaient les suivants : on retiendrait les ouvrages d'auteurs suisses, publiés en Suisse ou ailleurs, ainsi que les ouvrages d'auteurs étrangers publiés par un éditeur suisse. On décida aussi ce qu'il fallait entendre par « Afrique ».

La bibliographie générale devait être confiée à l'Association suisse des bibliothécaires qui, alors, pourrait proposer cette recherche en bloc ou selon un découpage établi par le groupe de travail comme sujet de mémoire de diplôme à un ou plusieurs candidats bibliothécaires. Ce projet, trop ambitieux sans doute, a été rapidement abandonné. La bibliographie courante, en revanche, a eu la chance immense de bénéficier de la compétence professionnelle et de l'intérêt personnel de Roland Mathys, alors sous-directeur de la Zentralbibliothek Zürich.

Pendant plus de 25 ans, il a, avec l'assistance de ses collègues, scrupuleusement dépouillé l'édition annuelle du « Schweizer Buch /Le Livre suisse », ainsi qu'une importante sélection de périodiques. Le résultat de ce travail a été la publication annuelle d'une brochure d'une soixantaine de pages, réalisée avec l'aide de la Commission suisse pour l'UNESCO. Le projet s'est arrêté au début des années 2000 avec le départ à la retraite de Roland Mathys, et aussi parce que l'arrivée de l'internet a profondément et sans doute durablement changé les règles du jeu et les habitudes des chercheurs. Mais le corpus des publications produites par la Zentralbibliothek Zürich sous l'impulsion de son sous-directeur, Roland Mathys, membre d'honneur de notre Société, demeure une œuvre impressionnante.